

DÉCONSTRUIRE, DIT-IL

C'est embêtant, à la fin, de ne pas aimer le pays dont on est le président. Je ne voudrais pas faire un mauvais procès à Emmanuel Macron, ni même suggérer qu'il n'a pas à l'égard de la France un attachement profond. Mais c'est un amour de tête, non un amour de cœur. La preuve : chaque fois qu'il s'adresse à un public étranger – cela peut être les Algériens, et tout récemment les Américains, par le canal de CBS News –, on dirait qu'il saisit l'oc-

asion pour vider son cœur et confier à ses interlocuteurs tous ses griefs à l'égard de ce peuple à la tête duquel il se trouve placé. Aller dire aux Algériens que la colonisation française qu'ils ont subie est un « *crime contre l'humanité* », c'est trop. Dire aux Américains que les Français doivent « *déconstruire* [leur] *propre histoire* », ce n'est ni le lieu, ni le moment, ni le terme approprié. Notre président doit trop lire le *New York Times*, version *woke*, et les Américains n'en demandaient pas tant. Affirmer encore, comme il le fit jadis – cette fois, c'était en France –, qu'il n'y a pas de culture française est tout de même stupéfiant. Plaquer des concepts issus de la prétendue French Theory, voire de l'islamo-gauchisme, sur une politique libérale de centre droit, qui propose comme idéal à la jeunesse de devenir millionnaire, c'est donner raison à ceux qui, comme Jean-Claude Michéa, dénoncent depuis longtemps l'alliance objective du gauchisme intellectuel avec le libéralisme économique. Franchement, je ne vois pas le général de Gaulle, ni François Mitterrand, ni Jacques Chirac s'exprimer en ces termes à propos de la France. Qui ne voit que ce pays est désemparé, avec le sentiment d'avoir de plus en plus de mal à maîtriser sa destinée ; qu'il a besoin d'être rassemblé, d'être rassuré, d'être mobilisé plutôt que de s'abîmer dans une introspection permanente, à l'instar d'un être humain en proie à une dépression nerveuse ? Peut-être même – pardon de ce vocabulaire désuet – qu'il a besoin d'être aimé pour reprendre confiance en lui. Je ne puis m'empêcher, au spectacle que donne parfois ce pays qui est le mien, d'évoquer le mot du petit curé de campagne de Bernanos : « *Les fautes que je commets ne me servent pas, elles me troublent trop.* »

De quoi s'agit-il donc, avec ce projet de « déconstruire notre propre histoire » évoqué par Emmanuel Macron ? Le reste du discours permet de s'en faire une idée : la France est un pays colonial, où le racisme est toujours présent, d'autant plus qu'elle accueille sur son sol beaucoup d'anciens colonisés. Il faut leur faire une place, même dans nos représentations mentales et dans notre histoire. Mais où Emmanuel Macron a-t-il vu que l'histoire des historiens soit ici défaillante ? Lui-même connaît bien Benjamin Stora, à qui il a confié un important rapport sur la question. Mais je viens de consulter ma biblio-

thèque. Les livres sur la guerre d'Algérie sont nombreux et, pour la très grande majorité d'entre eux, sans complaisance pour cent trente années de présence française, terminée par une guerre qui est encore dans les mémoires, et qui est déjà entrée dans l'Histoire sans aucun maquillage. En vérité, c'est bien plutôt la partie algérienne qui est ici en défaut. À quand une histoire sincère et véridique de la décolonisation, avec sa part de drames et d'héroïsme, mais aussi d'ignominies ? À quand une histoire algérienne de la liquidation des harkis au lendemain de l'indépendance ?

Avec le bicentenaire de la mort de Napoléon à Sainte-Hélène, et le cent cinquantième anniversaire de la Commune de Paris, nous baignons aujourd'hui, grâce notamment à la télévision, mais aussi à l'édition, à la littérature, dans une atmosphère proprement commémorative. Aujourd'hui, la différence entre la célébration, qui consiste à exalter le souvenir d'un homme ou

NOTRE PRÉSIDENT DOIT TROP LIRE LE "NEW YORK TIMES", VERSION "WOKE".

d'un événement, et la commémoration, qui a pour but, sans intentions apologétiques, de souligner son importance, est acquise et admise par tous. Il eût été naturellement stupide, incompréhensible pour beaucoup d'étrangers qui ne connaissent la France qu'à travers les visages de Jeanne d'Arc, de Louis XIV, de Napoléon et de Charles de Gaulle d'escamoter l'histoire de l'Empereur qui, au-delà de sa mort, continue de marquer en profondeur le génie national. Mais il est bon qu'à cette occasion ait souligné la face sombre du personnage, qui a rétabli l'esclavage dans les colonies.

Quant à la Commune de Paris, la faiblesse des commémorations n'est pas la preuve de son insignifiance, mais de l'effondrement de l'idée prolétarienne et révolutionnaire dans la conscience contemporaine. Et pourtant, on aurait du mal à comprendre la nature des relations sociales en France sans faire référence à cet événement qui marqua une rupture durable entre l'idée que le peuple se faisait de son histoire et l'idée républicaine elle-même. J'ai souvent souligné que le seul socialisme qui ait jamais réussi, sans porter atteinte à la liberté, c'est la social-démocratie européenne. Mais la Commune de Paris, qui s'est terminée dans les incendies, le sang et la répression, demeure à l'échelle mondiale un des rares événements qui conjugue l'idée socialiste et l'idée de liberté. Quand Marx s'écrie « *Regardez la Commune de Paris, c'était la dictature du prolétariat!* », il profère une grande sottise et une contrevérité manifeste. Il n'y a pas à déconstruire l'histoire de France. Il y a au contraire à la reconstruire sans en omettre rien, ni pour l'exalter ni pour la déprécier. Autrement dit, nous n'avons pas besoin d'un roman national, mais d'un récit fidèle, constitutif de l'identité nationale et porteur d'une idée d'avenir. *« La principale catégorie historique, écrit Hegel, n'est pas le souvenir ; c'est l'espoir, l'attente, la promesse. »* ■